Ritournelle

Lucie Bourassa

Numéro 7, automne 2005

Yasuhi Inoué

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2328ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourassa, L. (2005). Ritournelle. *Contre-jour*, (7), 59–60.

Ritournelle

Lucie Bourassa

« On se prend pour un autre, qui se prend pour un autre, qui, etc.¹ »
Et cætera ? On ne peut donc pas s'arrêter ? Est-ce qu'on ne pourrait pas faire autrement ? Non, apparemment, parce qu'on est, comme ça. On est là comme des cons à croire que et à penser que, mais, dans le fond, on ne sait pas quoi, pourquoi, encore moins qui. Même les savants ne savent pas, semble-t-il, au point qu'il s'en trouva une, un jour, pour passer aux aveux : « les grammairiens l'ont classé, le linguiste l'interprète, mais *on* se dérobe toujours » (Atlani). On reste en effet très vague quant au sens, pouvant évoquer, sous un aspect indéterminé, une ou plusieurs personnes, ensemble ou isolément. (Par exemple, quand Flaubert écrit : « On est un immense sot collectif », ce n'est pas un, une, c'est plusieurs, isolément ou ensemble, ce n'est pas très clair ; mais quand un docte affirme, dans une introduction : « On montrera ici que... », c'est un, une, à moins qu'on ne soit plusieurs, mais alors, c'est ensemble et pas isolément.) Pour la forme, on n'est guère plus précis : indifférencié, on ne porte aucune marque de personne, de genre ou de nombre ; on peut se substituer à tous les pronoms personnels. (Pas étonnant, ensuite, qu'on se prenne pour un autre, qui se prend pour un autre, qui, etc. Le hic, c'est qu'on est, en principe, invariable, à preuve, quand on vise un pluriel, le verbe reste au singulier — « On *est* un

¹ La ligne choisie est tirée d'*Il n'y a plus de chemin*, Montréal/Cessons, Le Noroît/La Table rase, 1990, p. 60.

immense sot collectif ». Mouais. Mais l'adjectif, lui, peut prendre la marque du pluriel — « On est intelligent(s), avec ou sans "s" », alors...) Bon. On s'é gare, là. On s'en vient alors qu'on s'en va. Faut revenir. Après la morphologie, la catégorie, qu'on détermine à l'aide du comportement dans la phrase : comme le pronom indéfini, on peut assumer une fonction de substantif sans renvoyer à un antécédent ; mais contrairement aux vrais indéfinis, on ne peut occuper que la position de sujet, jamais celle d'objet, en cela on ressemble davantage aux pronoms personnels. Personnel ou pas ? C'est ici que les grammairiens se crêpent le chignon. Quant aux linguistes, ils compliquent encore les choses, décrétant que seuls certains pronoms, ceux qui participent à la conversation, sont vraiment des personnes, alors que les autres, les exclus, se voient qualifiés de non-personnes. Affaire de forme apparemment, et non d'absence qui vous met en tort. N'ayant de prime abord ni la forme des uns ni celle des autres, on sera personne ou non selon qu'on participe ou non : on est personne quand on donne du on à celui avec qui l'on cause ; ou encore, on est personne quand on est à la fois celui qui cause et dont on cause quand on dit on. Sinon, non. Affaire d'interprétation cette fois.

Certains savants, lassés d'interpréter ou de classer, déclarèrent forfait, abandonnèrent on à la métaphore, zoologique ou foraine : on, pronom caméléon, pronom illusionniste. Un philosophe, féru d'authenticité, se méfia, et décida de régler son compte à cet illusionniste : « C'est [de la médiocrité] qu'il y va essentiellement pour le On en son être [...]. Cette médiocrité dans la pré-esquisse de ce qui peut et a le droit d'être risqué veille sur toute exception qui pourrait surgir. [...] Tout ce qui est original est aussitôt aplati en passant pour bien connu depuis longtemps. [...] Le souci pour la médiocrité dévoile à nouveau une tendance essentielle du *Dasein*, que nous appelons le *nivellement* de toutes les possibilités d'être » (Heidegger).

Possible. Mais on continue quand même. On se prend pour un autre, qui se prend pour un autre, qui, etc. Certes, il arrive qu'on reste là comme des cons à croire que et à penser que. Qu'on s'hébète, qu'on cloche. Mais il arrive aussi qu'on s'échappe de soi et de l'autre, grâce à Jacques Brault, qui fit de cet illusionniste, de ce vagabond du langage, le thème — « petit air », chansonnette et ritournelle — d'un magnifique poème de la désillusion.